

Cependant Lopès Soarez, qui prit la place d'Albuquerque, succéda à ses projets. Il abolit une coutume barbare établie dans le pays de Travancor, près de Calicut. Ces peuples consultaient des sorciers sur la destinée de leurs enfans. Si les devins promettaient à ces enfans une destinée heureuse, on les laissait vivre; s'ils les menaçaient de quelques grands malheurs, on les égorgeait. Soarez fit conserver ces enfans. Il eut à lutter quelque temps contre les mouvemens dont sa nation était menacée aux Indes. Lorsqu'il fut délivré de cette inquiétude, il ne songea plus qu'à s'ouvrir la route de la Chine.

xix.
Arrivée des
Portugais à
la Chine.
Idée générale
de cet
empire.

Le grand Albuquerque en avait formé le dessein. Il avait rencontré à Malacca des vaisseaux et des négocians chinois; et il avait pris la plus haute idée d'une nation dont les derniers matelots avaient plus de politesse, d'attachement aux bienséances, de douceur et d'humanité qu'il n'y en avait alors en Europe dans la noblesse même. Il invita les Chinois à continuer leur commerce dans Malacca. Il apprit d'eux des détails sur la puissance, la richesse, les mœurs de leur vaste empire, et il fit part de ses découvertes à la cour de Portugal.

On n'avait aucune idée en Europe de la nation chinoise. Le Vénitien Marc-Pol, qui avait fait par terre le voyage de la Chine, en avait donné une relation qui avait passé pour fabuleuse. Elle était conforme cependant à ce que manda de-

puis Albuquerque. On ajouta foi au témoignage de ce capitaine; on crut ce qu'il disait du riche commerce qu'on pourrait faire dans cette contrée.

Une escadre partit de Lisbonne en 1518 pour y porter un ambassadeur. Quand elle fut arrivée aux îles voisines de Canton, elle ne tarda pas à être entourée de navires chinois qui vinrent la reconnaître. Ferdinand d'Andrade, qui en était le chef, ne se mit point en défense: il laissa visiter ses vaisseaux; il fit part aux mandarins qui commandaient à Canton du sujet de son arrivée, et il leur remit l'ambassadeur, qui fut conduit à Pékin.

Cet ambassadeur rencontrait dans sa route des merveilles qui l'étonnaient à tout moment. La grandeur des villes; la multitude des villages; la quantité des canaux, dont les uns sont navigables et traversent l'empire, et les autres contribuent à la fertilité des terres; l'art de cultiver ces terres; l'abondance et la variété de leurs productions; l'extérieur sage et doux des peuples; ce commerce continuel de bons offices dont les campagnes, les grands chemins donnent le spectacle; le bon ordre au milieu d'un peuple innombrable que l'industrie entretient dans une agitation très-vive: tout cela dut surprendre l'ambassadeur portugais, accoutumé aux mœurs barbares et ridicules de l'Europe.

Arrêtons-nous sur ce peuple si diversement jugé par les Européens. Au tableau qu'en ont tracé ses panégyristes opposons celui qui vient de ses

xx.
État de la
Chine, selon
ses panégy-
ristes.

personne n'en a la propriété. La navigation, la pêche, la chasse, sont libres. Un citoyen qui possède un champ, acquis ou transmis, ne se le voit pas disputer par les abus tyranniques des lois féodales. Les prêtres même, si hardis partout à former des prétentions sur les terres et sur les hommes, n'ont jamais osé le tenter à la Chine. Ils y sont à la vérité infiniment trop multipliés, et y jouissent, quoique souvent mendians, de possessions trop vastes; mais du moins ne perçoivent-ils pas sur les travaux des citoyens un odieux tribut. Un peuple éclairé n'aurait pas manqué de voir un fou dans un bonze qui aurait soutenu que les aumônes qu'il recevait étaient une rétribution due à la sainteté de son caractère.

La modicité des impôts achève d'assurer les progrès de l'agriculture. A l'exception des douanes établies dans les ports de mer, on ne connaît que deux tributs dans l'empire. Le premier, qui est personnel, est payé par chaque citoyen, depuis vingt jusqu'à soixante ans, dans la proportion de ses facultés. Le second, qui porte sur les productions, se réduit au dixième, au vingtième, au trentième, suivant la qualité du sol. Sans doute quelques empereurs, quelques ministres, auront tenté d'étendre, de multiplier les taxes; mais comme c'est une entreprise longue, et qu'il n'y a pas d'homme qui puisse se flatter de vivre assez pour en voir le succès, on y aura renoncé. Les méchants veulent jouir sans délai, et c'est ce qui

les distingue des bons administrateurs. Ceux-ci se contentent de méditer des projets et de répandre des vérités utiles, sans espérance de les voir eux-mêmes prospérer; mais ils aiment la génération à naître comme la génération vivante.

La manière de lever les contributions à la Chine est aussi paternelle que les contributions mêmes. L'unique peine qu'on impose aux contribuables trop lents à s'acquitter des charges publiques de l'impôt, est qu'on envoie chez eux des vieillards, des infirmes et des pauvres, pour y vivre à leurs dépens, jusqu'à ce qu'ils aient payé leur dette à l'état. C'est la commisération, c'est l'humanité qu'on va solliciter dans le cœur du citoyen par le spectacle de la misère, par les cris et les pleurs de la faim, et non pas révolter son âme et soulever son indignation par les recherches et les visites importunes de la finance européenne, par la violence des saisies, par les menaces d'une soldatesque insolente, qui vient s'établir à discrétion dans une maison ouverte aux cent bouches du fisc.

Des mandarins perçoivent en nature la dixme des terres, et en argent la capitation. Les officiers municipaux versent ces produits dans le trésor de l'état par les mains du receveur de la province. La destination de ce revenu prévient les infidélités dans la perception. On sait qu'une partie de cette redevance est employée à la nourriture du magistrat et du soldat. Le prix de la portion des

récoltes qu'on a vendues ne sort du fisc que pour les besoins publics. Enfin il en reste dans les magasins pour les temps de disette, où l'on rend au peuple ce qu'il avait comme prêté dans les temps d'abondance.

Des peuples qui jouissaient de tant d'avantages ont dû se multiplier prodigieusement dans une région où les femmes sont extrêmement fécondes ; où rien n'est si rare que la débauche ; où l'étendue des droits paternels inspire nécessairement la passion d'une postérité nombreuse ; où il règne dans les fortunes une égalité que la différence des conditions rend ailleurs impossible ; où le genre de vie est généralement simple , peu dispendieux , et tend toujours à la plus austère économie ; où les guerres ne sont ni fréquentes ni meurtrières ; où le célibat est proscrit par les mœurs ; où la salubrité du climat repousse les épidémies. Aussi n'y a-t-il pas dans l'univers de contrée aussi peuplée. Elle l'est même trop , puisque les annales de l'empire attestent qu'il y a peu de mauvaises récoltes qui n'occasionnent des révoltes.

Il ne faut pas chercher ailleurs les causes qui , à la Chine , arrêtent les progrès du despotisme. Ces révolutions fréquentes supposent un peuple assez éclairé pour sentir que le respect qu'il porte au droit de la propriété, que la soumission qu'il accorde aux lois , ne sont que des devoirs du second ordre , subordonnés aux droits im-

prescriptibles de la nature , qui n'a dû former des sociétés que pour le besoin de tous les hommes qui les composent. Ainsi , lorsque les choses de première nécessité viennent à manquer , les Chinois ne reconnaissent plus une puissance qui ne les nourrit pas. C'est le devoir de conserver les peuples qui fait le droit des rois. Ni la religion , ni la morale , ne dictent d'autres maximes à la Chine.

L'empereur sait qu'il règne sur une nation qui n'est attachée aux lois qu'autant qu'elles font son bonheur. Il sait que , s'il se livrait un moment à cet esprit de tyrannie , ailleurs si commun et si contagieux , des secousses violentes le précipiteraient du trône. Ainsi placé à la tête d'un peuple qui l'observe et qui le juge , il ne s'érige pas en un fantôme religieux à qui tout est permis. Il ne déchire pas le contrat inviolable qui l'a mis sur le trône. Il est si convaincu que le peuple connaît ses droits et les sait défendre , que , lorsqu'une province murmure contre le mandarin qui la gouverne , il le révoque sans examen , et le livre à un tribunal qui le poursuit s'il est coupable. Mais ce magistrat fût-il innocent , il ne serait pas remis en place. C'est un crime en lui d'avoir pu déplaire au peuple. On le traite comme un instituteur ignorant qui priverait un père de l'amour que ses enfans lui portaient. Une complaisance qui entretiendrait ailleurs une fermentation continuelle , et qui y serait la source d'une

détracteurs. Peut-être sortira-t-il de ce contraste quelque lumière propre à rapprocher les opinions.

L'histoire d'une nation si bien policée, disent ses partisans, est proprement l'histoire des hommes : tout le reste de la terre est une image du chaos où était la matière avant la formation du monde. C'est par une continuité de destructions que la société s'est essayée à l'ordre, à l'harmonie. Les états et les peuples y sont nés les uns des autres comme les individus ; avec cette différence que dans les familles la nature pourvoit à la mort des uns, à la naissance des autres par des voies constantes et régulières ; mais dans les états la société trouble et rompt cette loi par un désordre où l'on voit tantôt les anciennes monarchies étouffer au berceau les républiques naissantes, et tantôt un peuple informe et sauvage engloutir dans ses irruptions une foule d'états brisés et démembrés.

La Chine a résisté seule à cette fatalité. Cet empire, borné au nord par la Tartarie russe, au midi par les Indes, à l'occident par le Tibet, à l'orient par l'Océan, embrasse presque toute l'extrémité orientale du continent de l'Asie. Son circuit est de plus de dix-huit cents lieues. On lui donne une durée suivie de quatre mille ans, et cette antiquité n'a rien de surprenant. C'est la guerre, le fanatisme, le malheur de notre situation qu'il faut accuser de la brièveté de notre histoire et de la petitesse de nos nations,

qui se sont succédées et détruites avec rapidité. Mais les Chinois, enfermés et garantis de tous côtés par les eaux et les déserts, ont pu, comme l'ancienne Égypte, former un état durable. Dès que leurs côtes et le milieu de leur continent ont été peuplés et cultivés, tout ce qui environnait ces heureux habitans a dû se réunir à eux comme à un centre d'attraction ; et les petites peuplades errantes ou cantonnées ont dû s'attacher de proche en proche à une nation qui ne parle presque jamais des conquêtes qu'elle a faites, mais des guerres qu'elle a souffertes ; plus heureuse d'avoir policé ses vainqueurs que si elle eût détruit ses ennemis.

Une région si anciennement policée doit porter partout les traces antiques et profondes de l'industrie. Les plaines en ont été unies autant qu'il était possible. La plupart n'ont conservé que la pente qu'exigeait la facilité des arrosements, regardés avec raison comme un des plus grands moyens de l'agriculture. On n'y voit que peu d'arbres, même utiles, parce que les fruits déroberaient trop de suc aux grains. Comment y trouverait-on ces jardins remplis de fleurs, de gazons, de bosquets, de jets d'eau, dont la vue, propre à réjouir des spectateurs oisifs, semble interdite au peuple et cachée à ses yeux, comme si l'on craignait de lui montrer un larcin fait à sa subsistance ? La terre n'y est pas surchargée de ces parcs, de ces forêts immenses qui fournissent

moins de bois aux besoins de l'homme qu'ils ne détruisent de guérets et de moissons en faveur des bêtes qu'on y enferme pour le plaisir des grands et le désespoir du laboureur. A la Chine, le charme des maisons de campagne se réduit à une situation heureuse, à des cultures agréablement diversifiées, à des arbres irrégulièrement plantés, à quelques monceaux d'une pierre poreuse, qu'on prendrait de loin pour des rochers ou pour des montagnes.

Les coteaux sont généralement coupés en terrasses, soutenues par des murailles sèches. On y reçoit les pluies et les sources dans des réservoirs pratiqués avec intelligence. Souvent même les canaux et les rivières qui baignent le pied d'une colline en arrosent la cime et la pente par un effet de cette industrie qui, simplifiant et multipliant les machines, a diminué le travail des bras, et fait avec deux hommes ce que mille ne savent point faire ailleurs. Ces hauteurs donnent ordinairement par an trois récoltes. A une espèce de radis qui fournit de l'huile succède le coton, qui lui-même est remplacé par des patates. Cet ordre de culture n'est pas invariable, mais il est commun.

On voit sur la plupart des montagnes qui refusent de là nourriture aux hommes des arbres nécessaires pour la charpente des édifices, pour la construction des vaisseaux. Plusieurs renferment des mines de fer, d'étain, de cuivre, propor-

tionnées aux besoins de l'empire. Celles d'or ont été abandonnées, soit qu'elles ne se soient pas trouvées assez abondantes pour payer les travaux qu'elles exigeaient, soit que les parties que les torrens en détachent aient été jugées suffisantes pour tous les échanges.

La mer, qui change de bords comme les rivières de lit, mais dans des espaces de temps proportionnés aux masses d'eau; la mer, qui fait un pas en dix siècles, mais dont chaque pas fait cent révolutions sur le globe, couvrait autrefois les sables qui forment aujourd'hui le Nankin et le Tché-Kiang. Ce sont les plus belles provinces de l'empire. Les Chinois ont repoussé, contenu, maîtrisé l'Océan, comme les Égyptiens domptèrent le Nil. Ils ont rejoint au continent des terres que les eaux en avaient séparées. Ces peuples opposent à l'action de l'univers la réaction de l'industrie; et tandis que les nations les plus célèbres ont secondé par la fureur des conquêtes les mains dévorantes du temps dans la dévastation du globe, ils combattent et retardent les progrès successifs de la destruction universelle par des efforts qui paraîtraient surnaturels, s'ils n'étaient continuels et sensibles.

A la culture de la terre cette nation ajoute, pour ainsi dire, la culture des eaux. Du sein des rivières, qui, communiquant entre elles par des canaux, coulent le long de la plupart des villes, on voit s'élever des cités flottantes, formées du

concours d'une infinité de bateaux remplis d'un peuple qui ne vit que sur les eaux et ne s'occupe que de la pêche. L'Océan, lui-même, est couvert et sillonné de milliers de barques dont les mâts ressemblent de loin à des forêts mouvantes. Anson reproche aux pêcheurs établis sur ces bâtimens de ne s'être pas distraits un moment de leur travail pour considérer son vaisseau, le plus grand qui jamais eût mouillé dans ces parages. Mais cette insensibilité pour une chose qui paraissait inutile aux matelots chinois, quoiqu'elle ne fût pas étrangère à leur profession, prouve peut-être le bonheur d'un peuple qui compte pour tout l'occupation, et la curiosité pour rien.

Les cultures ne sont pas les mêmes dans tout l'empire. Elles varient suivant la nature des terrains et la diversité des climats. Dans les provinces basses et méridionales, on demande à la terre un riz qui est continuellement submergé, qui devient fort gros, et qu'on récolte deux fois chaque année. Sur les lieux élevés et secs de l'intérieur du pays, le sol produit un riz qui a moins de volume, moins de goût, moins de substance, et qui ne récompense qu'une fois l'an les travaux du laboureur. Au nord on trouve tous les grains qui nourrissent les peuples de l'Europe : ils y sont aussi abondans et d'aussi bonne qualité que dans nos plus fertiles contrées. D'une extrémité de la Chine à l'autre l'on voit une grande abondance de légumes. Cependant ils sont plus multipliés au

sud, où, avec le poisson, ils tiennent lieu, au peuple, de la viande, dont l'usage est général dans d'autres provinces. Mais ce qu'on connaît, ce qu'on pratique universellement, c'est l'amélioration des terres. Tout engrais est conservé, tout engrais est mis à profit avec la vigilance la plus éclairée; et ce qui sort de la terre féconde y rentre pour la féconder encore. Ce grand système de la nature, qui se reproduit de ses débris, est mieux entendu, mieux suivi à la Chine que dans tous les autres pays du monde.

La première source de l'économie rurale des Chinois est le caractère de la nation, la plus laborieuse que l'on connaisse, et l'une de celles dont la constitution physique exige le moins de repos. Tous les jours de l'année sont pour elle des jours de travail, excepté le premier, destiné aux visites réciproques des familles, et le dernier, consacré à la mémoire des ancêtres. L'un est un devoir de société, l'autre un culte domestique. Chez ce peuple de sages, tout ce qui lie et civilise les hommes est religion, et la religion elle-même n'est que la pratique des vertus sociales. C'est un peuple mûr et raisonnable, qui n'a besoin que du frein des lois civiles pour être juste. Le culte intérieur est l'amour de ses pères, vivans ou morts; le culte public est l'amour du travail; et le travail le plus religieusement honoré, c'est l'agriculture.

On y révère la générosité de deux empereurs, qui, préférant l'état à leur famille, écartèrent leurs

propres enfans du trône pour y faire asseoir des hommes tirés de la charrue. On y vénère la mémoire de ces laboureurs qui jetèrent les germes du bonheur et de la stabilité de l'empire dans le sein fertile de la terre ; source intarissable de la reproduction des moissons et de la multiplication des hommes.

A l'exemple de ces rois agricoles, tous les empereurs de la Chine le sont devenus par état. Une de leurs fonctions publiques est d'ouvrir la terre au printemps, avec un appareil de fête et de magnificence qui attire des environs de la capitale tous les cultivateurs. Ils courent en foule pour être témoins de l'honneur solennel que le prince rend au premier de tous les arts. Ce n'est plus, comme dans les fables de la Grèce, un dieu qui garde les troupeaux d'un roi ; c'est le père des peuples, qui, la main appesantie sur le soc, montre à ses enfans les véritables trésors de l'état. Bientôt après il revient au champ qu'il a labouré lui-même y jeter les semences que la terre demande. L'exemple du prince est suivi dans toutes les provinces ; et, dans la même saison, les vice-rois y répètent les mêmes cérémonies en présence d'une multitude de laboureurs. Les Européens qui ont été témoins de cette solennité à Canton ne peuvent en parler sans attendrissement. Ils nous font regretter que cette fête politique, dont le but est d'encourager le travail, ne soit pas substituée dans nos climats à tant de fêtes religieuses,

qui semblent inventées par la fainéantise pour la stérilité des campagnes.

Il se peut que dans une région où les arts de luxe sont si avancés, cet encouragement donné aux occupations champêtres ait dégénéré en pure cérémonie ; mais la loi qui force le prince à honorer ainsi la profession des laboureurs doit tourner au profit de l'agriculture. Cet hommage rendu par le souverain à l'opinion publique contribue à la perpétuer ; et l'influence de l'opinion est le premier de tous les ressorts du gouvernement.

Cette influence est entretenue à la Chine par les honneurs accordés à tous les laboureurs qui se distinguent dans la culture des terres. Si quelqu'un d'eux a fait une découverte utile à sa profession, il est appelé à la cour pour éclairer le prince ; et l'état le fait voyager dans les provinces pour former les peuples à sa méthode. Enfin, dans un pays où la noblesse n'est pas un souvenir héréditaire, mais une récompense personnelle ; dans un pays où l'on ne distingue ni la noblesse, ni la roture, mais le mérite, plusieurs des magistrats et des hommes élevés aux premières charges de l'empire sont choisis dans des familles uniquement occupées des travaux de la campagne.

Ces encouragemens, qui tiennent aux mœurs, sont encore appuyés par les meilleures institutions politiques. Tout ce qui de sa nature ne peut être partagé, comme la mer, les fleuves, les canaux, est en commun ; tous en ont la jouissance,